La pédagogie des langues-cultures comme science et comme art**Homo sapiens, faber, loquens, ludens : l'intérité humaine**

Jacques Demorgon, Université de Reims, France

La pédagogie des langues-cultures a certainement fait un progrès considérable quand elle a relié les cultures et les langues. Elle avait commencé en reliant les langues et les vies quotidiennes, les langues et les littératures, puis les langues et les médias. Cette reliance signe un nouvel état d'avancement de la pensée humaine et de la pédagogie qui l'accompagne dont on doit mieux comprendre les exigences théoriques et pratiques.

Au plan théorique, la pédagogie des langues-cultures requiert deux sortes de connaissances nouvelles que doit lui procurer la méthode « compréhensive explicative ». Elle est tenue de relier, d'une part, « les » langues et « les » cultures ; d'autre part, « la » culture et « la » langue. Il s'agit d'un grand écart entre l'Homme « multiple », du fait de ses expressions dans les temps et les espaces, et l'Homme « un » dans sa genèse d'espèce biocosmique « intéritaire » comme *sapiens, faber, loquens, ludens...* Ce sont là des connaissances géo-historiques et anthropologiques qui, trop souvent, restent ignorées de la pédagogie des langues-cultures d'autant plus qu'une large part de ces recherches est en cours (cf. 4, 5, 6).

Au plan pratique, celui de l'action pédagogique proprement dite, la pédagogie des langues-cultures relève de la méthode « dialogique-implicative » (Demorgon, *Complexité*). Celle-ci peut être considérée à la fois comme une science et comme un art permettant de travailler, en même temps, sur des données générales et particulières en relation aux singularités des situations et des orientations évolutives des personnes inscrites dans tel ou tel apprentissage d'une autre langue-culture que la leur (cf. 7, 8).

On le comprend, la pédagogie des langues-cultures est ainsi dans l'obligation de relier des problématiques individuelles, internes et externes – qui relèvent, par exemple, d'un groupe-classe – et des problématiques collectives de linguistique civilisationnelle (Cortès).

La complexité, l'ampleur et la profondeur d'une telle reliance ne peut trouver son fondement qu'à partir d'une compréhension de l'intérité humaine antagoniste et complémentaire (cf. ci-après 1, 2, 3).

L'homme un et multiple : langues-cultures, l'intérité humaine

La pédagogie des langues-cultures se réfère volontiers à l'interculturel de façon un peu systématique et imprécise. En effet, il faudrait au moins distinguer l'interculturel de la pédagogie à l'œuvre dans le groupe-classe ; l'interculturel qui résulte de l'entrée en relation avec des langues-cultures autres que la (les) sienne(s) ; enfin, l'interculturel géo-historique qui est à la source de l'existence de toutes les langues-cultures.

Or, à ces trois niveaux, une autre distinction s'impose entre le registre des actions stratégiques qui modifient les cultures acquises ou en inventent de nouvelles et le registre des cultures caractérisées par un certain coefficient de stabilité, de durée, de cohérence.

L'être humain, étant l'être des possibles, ne cesse de réaliser ceux-ci en fonction des situations évolutives. Toute une gamme de conduites engendrées peut être ainsi prise dans une oscillation entre leur maintien et leur changement. Cela se fait au plan d'un individu, comme à celui d'un groupe, voire d'une société entière. Une équilibration s'opère, plus ou moins, entre les données maintenues et celles qui changent.

Cette dynamique est, par exemple, tout à fait significative de l'évolution des langues-cultures. Souvent, nous le constatons, les éléments culturels disparus des pratiques sont encore nommés dans les langues qui les manifestent. Les exemples sont très nombreux. Citons seulement : « Tenir le haut du pavé », « Se faire du blé », « Prends l'oseille et Tire-toi ». La grande distance avec un contexte social disparu fait que nous pouvons répéter comme des perroquets des expressions consacrées dont nous ne comprenons même plus l'humour par lequel elles soulignaient une contradiction. Ainsi, le *Bourgeois Gentilhomme* est une impossibilité dans les termes mêmes.

A propos de cet antagonisme adaptatif entre la stabilité et le changement, ou de façon voisine, entre la tradition et la novation, le problème qui se pose est celui de l'identité personnelle ou groupale, ou sociétale. On est alors en présence d'une articulation cruciale, pour la pédagogie des langues-cultures, entre l'identité et l'altérité.

Même s'il y a une rencontre joyeuse et heureuse de l'altérité, c'est trop souvent l'altérité vue de façon négative qui l'emporte. Au lieu d'être celui qui m'intéresse ou qui m'importe de quelque façon que ce soit, l'autre est celui qui me dérange, me contrarie, me gêne. C'est le cas chaque fois que des personnes des groupes, des sociétés ne parviennent à conforter leur identité que dans la mesure où elles dénigrent voire même condamnent les identités d'autres personnes, d'autres groupes, d'autres sociétés. Telle est la pente descendante de la relation entre l'identité et l'altérité. Elle conduit à l'inhumain. Toutefois,

jusqu'à présent, cette pente descendue, l'humanité parvient aussi à la remonter. Cela en raison du lien anthropologique, originel et irréductible, entre l'identité et l'altérité.

En effet, l'être humain qui naît est d'emblée un individu séparé, unique, identifiable. Pourtant, en même temps, il est inévitablement réuni, inséparable de la famille, de la communauté qui le considère, l'entretient, le nourrit, l'élève.

Le destin des « enfants loups » est assez connu pour permettre de comprendre qu'aucun humain ne devient tel sans la présence attentive d'autres humains.

La profondeur de ce phénomène est telle qu'il faudrait clairement le nommer pour ne pas l'oublier, pour ne pas le dénier. Or, le mot qui représenterait le mieux cette relation profonde, originelle et continue, entre l'identité et l'altérité, existe dans la langue française depuis plus d'un siècle. L'« *intérité* » a été nommée par l'interlinguiste et logicien, Louis Couturat. Son existence a été de nouveau signalée par Stanislas Breton.

« Identité, altérité, intérité » constitue un parfait exemple de cette adaptation antagoniste supérieure, généralement ternaire, que nous commençons à découvrir, au-delà de la classique adaptation binaire. « Identité, altérité, intérité » nous oblige à reconnaître « l'intérité » comme première, fondamentale, et source des identités et des altérités. En ne prenant pas en compte ensemble les trois instances dans l'éducation, l'humanité ne parvient pas à s'identifier comme, à la fois, elle-même (et) autre. Elle demeure schizophrène.

La pédagogie des langues-cultures ne peut se définir que par l'intérité, prégnante et multiple, qu'elle doit constamment percevoir, mettre en œuvre, entretenir, approfondir, étendre : intérité stratégique et culturelle propre au civilisationnel de genèse de chaque langue-culture ; intérité stratégique et culturelle de chaque apprenant d'autres langues-cultures ; intérité de tous les apprenants entre eux dans le groupe-classe.

Cette énumération qui témoigne de l'enseignement-apprentissage des langues-cultures devrait aussi nous permettre de comprendre que les termes de relation ou d'interaction, par ailleurs bien utiles, et tout à fait justifiés, ne constituent pas des substituts suffisants à la notion d'intérité. Relations et interactions ne soulignent pas assez l'ampleur, la profondeur, l'intégration de la reliance génératrice et transformatrice qu'opère l'intérité.

Dire « intégrale » l'intérité, c'est dire qu'elle est originelle, médiatrice et terminale. On est en présence d'une richesse complexe de l'inter-. L'intérité est de situation, de perception, d'imagination, d'action, d'échange, de tri, de réserve, de connaissance, de contrôle, d'invention. Nous ne développerons pas ici ce que nous avons présenté ailleurs : le fondement de l'intérité humaine dans l'intérité biocosmique (Demorgon, *Complexité et Déjouer*).

Adaptation, accommodation, assimilation : l'imitation, le jeu, l'intelligence (Piaget)

Sans qu'il emploie le terme même, Jean Piaget s'est préoccupé de rendre compte des processus à l'œuvre dans l'intérité adaptative. La généralité de son analyse concerne l'ensemble des situations adaptatives et directement la pédagogie des langues-cultures.

Soucieux à la fois de biologie et de psychologie (1987), de sociologie et d'épistémologie (1976), Piaget pense l'adaptation comme antagoniste et complémentaire : entre moi et le monde, moi et les autres, moi et moi.

Une tension inévitable se constitue. D'un côté, une « accommodation » à tout ce qui est autre est nécessaire car si je ne procède pas ainsi, je me heurte à ce « tout autre » méconnu : mon adaptation est impossible. D'un autre côté, « l'assimilation » est non moins nécessaire car si je me sou mets entièrement à ce « tout autre », c'est moi qui vais disparaître comme individu singulier, je serai débordé, envahi, submergé. Il faut donc que j'invente des moyens, des formes permettant d'assimiler ce « tout autre », au travers de ce que je suis.

Pour Piaget, ces deux orientations opposées – accommodation et assimilation – doivent être constamment composées mais pas toujours de la même façon. Parfois, j'imité c'est-à-dire que même si je garde une certaine part d'assimilation, je fais primer l'accommodation. Parfois, je joue de mes moyens et de mes possibilités, je peux me permettre d'être plus « assimilateur » et moins « accommodant ».

Le plus souvent, il n'y a pas strictement « imitation », ou « jeu », mais bien plus souvent une dynamique d'équilibration, avec sa continuité et sa discontinuité.

Sans cette souplesse, cette richesse, l'acteur humain ne saurait apprivoiser le réel et s'apprivoiser à lui. Cette intérité adaptative, générale et subtile, est précisément ce que Piaget nomme « l'intelligence ».

Il emploie également une expression précieuse pour la pédagogie, celle d'« équilibration majorante ». La majoration est justement le produit de ce qui est obtenu lorsqu'on parvient à la meilleure composition possible d'assimilation et d'accommodation exigée par la situation.

On est là en présence d'une genèse de deux grandes orientations composées dans les conduites et, finalement, dans les disciplines mêmes de la culture humaine. Techniques et sciences pourront être pensées comme comportant davantage d'accommodation, d'imitation. Jeux, arts et sports pourront l'être comme comportant davantage d'assimilation, de jeu. Dès lors, comment ces deux grandes orientations ne seraient-elles pas les bienvenues dans une pédagogie à laquelle elles donnent la souplesse nécessaire pour ne décrocher ni du réel ni de l'humain.

Toute adaptation doit procéder ainsi. Réussir ce genre de tâche est difficile, délicat, dangereux sans une science et un art pédagogiques fondés, reconnus, éprouvés, maintenus, développés. En effet, l'apprenant a besoin de longues années pour s'y retrouver dans la complexité des situations et des relations. Jeux, sports, arts sont des domaines privilégiés déjà humanisés permettant de « naviguer » plus facilement, plus graduellement, en respectant toujours des articulations chaque fois spécifiques entre accommodation et assimilation.

C'est ce délicat dosage, individuel et collectif, que parents et maîtres, souvent, ne savent pas obtenir même s'ils sont alertés par des signes venant des enfants stressés par le contexte des situations d'enseignement-apprentissage. Trop souvent, la pédagogie délaisse ces signes. Elle se centre sur des apprentissages théoriques ou pratiques, fort éprouvants du fait des accommodations importantes qu'ils requièrent.

Confrontés aux échecs des uns et aux réussites des autres, les responsables, au lieu de s'en prendre aux insuffisances pédagogiques, évoquent trop volontiers une intelligence que les uns possèderaient et les autres non. C'est ne pas voir, avec Piaget, que l'intelligence relève d'un fonctionnement entre assimilation et accommodation et qu'elle est ainsi avant tout une « culture ».

La langue-culture entre terme et mot, technique et poétique

Les langues et les cultures peuvent donner l'impression qu'elles sont déjà là pour l'essentiel et qu'elles s'imposent à nous. Le psychosociologue néerlandais, Geert Hofstede, spécialiste des cultures, les a présentées comme des « programmations mentales » sur la couverture même de son principal ouvrage. On peut aussi se souvenir de la formule de Roland Barthes, étonnante et même choquante pour beaucoup : « La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire ni progressiste ; elle est tout simplement fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire. »

Des penseurs contemporains – Giorgio Agamben (*Ouvert et Moyens*) et Henri Van Lier (*Anthropogénie*) – ont jugé nécessaire de préciser mieux les choses en distinguant les dialectes et les langues. Les dialectes sont premiers, spontanés, mouvants et vivants. Toutefois, ils sont, par là même, menacés de disparaître. Les langues sont des dialectes consolidés, pris dans le projet politique et culturel d'une société. D'où cette rigueur, voire cette dureté que signalait Barthes.

De toute façon, nous rencontrons ainsi le choc entre une pensée identitaire, servante de la stabilité politique et culturelle, et une pensée antagoniste qui fait droit à la mobilité, aux adaptations, aux changements. Il n'y a pas d'un côté les dialectes et, de l'autre, les langues :

les deux perspectives sont en opposition réciproque et complémentaire et c'est bien pour cela que les langues restent vivantes.

Cette relation, antagoniste et complémentaire, prend clairement la forme d'une opposition entre les mots et les termes. Van Lier le précise :

Les langages des sociétés techniques avancées montrent un cycle constant entre mots et termes. Les mots qui sont des unités pratiques assez polysémiques et à grande charge émotionnelle, ont tendance chez Homo technicien à se préciser en termes, plutôt froids, définis et même univoques. Inversement, les termes artificiels et desséchés, quand ils sont utilisés par le locuteur spontané, tendent à se recharger de la chair et de l'odeur des mots, chez le poète, mais aussi chez le camelot ou la commère. (Anthropogénie)

En effet, le mot est difficile à domestiquer. Il explose dans des directions multiples et cette polysémie fait problème. De ce fait, les esprits rigoureux cherchent à lui substituer le terme, avec l'ambition de le rendre monosémique, comme s'il pouvait s'agir d'une étiquette désignant exactement cette chose et aucune autre, cet être et aucun autre. Mais alors le danger devient la multiplication des termes.

Les dictionnaires techniques se remplissent mais seules les minorités professionnelles en comprennent les termes. A l'inverse, la langue quotidienne préfère moins de termes et même une moindre quantité de mots pour pouvoir les apprendre, les reconnaître, les partager ! Quitte à ce que la pluralité de sens qui peut les affecter soit levée par la référence au contexte !

Donc, pas de bonne solution absolue ! Tout langage est un compromis entre ouverture et fermeture, plus et moins, confus et rigoureux, flou et précis, polysémie et monosémie, idiome et terminologie. Une tension demeure entre ces orientations. Jean-René Ladmiral souligne cette régulation toujours recommencée : « La fluidité de la langue revient s'insinuer et même éroder la rigueur systématique imposée au vocabulaire pour en faire une terminologie ».

La terminologie ne peut pas oublier que l'univers qui nous entoure est infini et notre mémoire, finie. Si nos langues charriaient une quantité croissante de termes, nous ne pourrions pas les retenir. On a là encore un antagonisme clair : trop peu de mots, je risque la confusion, trop de mots, je serai submergé. L'équilibre est bien difficile à trouver et chaque langue le cherche.

C'est d'ailleurs pour y parvenir que la langue va presque jusqu'à se diviser. Quand elle accompagne les techniques et les sciences, elle privilégie les termes et leur dénotation aussi rigoureuse que possible.

Par contre, pour les entretiens quotidiens, les arts et les lettres, les relations personnelles, groupales, sociétales, dans lesquelles abondent les émotions et les passions, elle privilégie plutôt les mots avec leur polysémie peut être ambiguë mais qui justement se prête ainsi à des partages, à des échanges, à des substitutions, à des compensations multiples.

Dans cette orientation, la langue est proche du jeu et de l'art, avec l'humour, les jeux de mots, la poésie. Elle colle aussi à la théâtralité significative des gestes. Être au cœur de la langue, c'est préserver cette tension qui l'anime entre, d'une part, des techniques, des sciences et, d'autre part, des poétiques et des rhétoriques qui peuvent être d'ordre religieux, politique, économique, informationnel, médiatique.

L'homme un, l'interculturel originel : *homo sapiens, faber, loquens, ludens* (Van Lier)

Aujourd'hui, nous l'avons vu, on associe, de plus en plus et de mieux en mieux, langues et cultures. Pour comprendre la validité, l'étendue et la profondeur de cette association, il faut comprendre que langues et cultures sont, déjà dans leur genèse même, associées.

Les cultures sont inévitablement produites au cours des actions humaines et ces actions stratégiques se déploient à partir d'homo comme être des possibles. S'il y a ce suspens des possibles, cela vient d'une moindre détermination des finalités : l'humain décide davantage de ses buts. C'est ainsi qu'il va devenir multiple.

Par contre, il y a une détermination par ses moyens qui tiennent à l'unité de son corps redressé, de son cerveau à forte endotropie et de ses sens dits « supérieurs ». Ce corps et ce cerveau sont biologiquement unifiés au travers de leurs oppositions comme l'est aussi psychologiquement, socialement, l'individu séparé réuni au sein de sa famille et de sa communauté. Rien d'étonnant à ce que, dans ces conditions, Homo puisse poser la « conjonction exclusive » (Deleuze), la « partition-conjonction » (Van Lier), « l'oscillation-fixation », etc.

L'exercice humain opère à partir d'un ensemble de connaissances-actions et d'actions-connaissances originelles dont nous n'avons pas assez pris la mesure. Nous voudrions le faire parce que, au stade actuel d'évolution de la culture humaine, l'attitude la plus courante est de séparer les techniques, les sciences, les arts et les langues. Malheureusement, en perdant de vue leur origine commune, nous perdons les moyens de les associer dans nos apprentissages et nos pédagogies.

Pour sortir de cette erreur, il faut d'emblée poser, comme nous l'avons fait, un premier antagonisme entre l'unité de fonctionnement stratégique et culturel de l'acteur

humain et les diversités engendrées en relation aux divers milieux circonstanciels, aux différents domaines d'expérience, à l'ouverture des libertés humaines.

Parler d'antagonisme, ce n'est pas déjà constituer une coupure et une séparation, c'est bien plutôt observer une tension féconde et productive. L'être humain est aux prises avec une multiplicité d'orientations possibles. S'il s'y laisse prendre, il pourrait ne jamais pouvoir se décider, tel le métaphorique âne de Buridan pris entre la faim et la soif. Le premier dilemme de l'exercice humain peut donc être défini comme une « oscillation-fixation » adaptative fondamentale, soutenue par ce qu'Agamben nomme la « vie générique ».

Van Lier s'emploie à nous montrer de façon précise cette constante genèse remaniée d'Homo dans ce qu'il nomme justement une « anthropogénie ». Les acteurs humains sont aux prises avec les mêmes antagonismes adaptatifs fondamentaux dans toutes leurs conduites et dans tous leurs domaines d'expérience.

D'où cet extraordinaire horizon d'unité qui se maintient même si l'hyper-complexité du multiple le bouleverse sans cesse. L'humain pense univers même si son exploration étendue et approfondie le conduit au seuil du « multi-univers ».

Dans le domaine de l'espace actionnel, l'humain choisit : aller de l'avant, revenir en arrière, s'orienter à droite ou à gauche, regarder en bas ou en haut. Selon les situations et les circonstances, des compositions doivent être trouvées entre « ouvert, fermé », « proche, lointain », « continu, discontinu », « englobé, englobant ». Dans le domaine du temps actionnel, il faudra distinguer passé, présent et futur ; initier ou supprimer, accentuer ou modérer tel ou tel mouvement ; agir de façon directe ou détournée.

Le corps humain est à la source de tout un ensemble de mouvements qui sont techniques en tant qu'opérateurs mais qui vont devenir signes porteurs de langues et de sciences, de jeux et d'arts en tant que thématiques, de façon « pure », c'est-à-dire hors d'action. Cela est possible à partir d'un cerveau qui n'est pas seulement exotopique mais endotopique, apte à se repasser d'abord l'action, ensuite le film de l'action, et même à le faire ensemble grâce au partage d'une précieuse « inter-cérébralité ».

D'où, entre technique et sémiotique, la genèse du trésor langagier qui joue constamment à l'accommodation-assimilation des expériences efficaces ou manquées, heureuses ou malheureuses. Les signes sont traversés par les antagonismes fondamentaux. Ils relient « mise en œuvre et suspension », « plénitude et vacuité », extérieur et intérieur. De ce fait, dans les signes, on distinguera des « indices » et des « index ». Les indices vont de l'environnement à l'humain qui explore, s'informe, ressent. Les index pointent cet environnement, à partir des réactions et décisions de l'être humain. Les « indices » sont

« pleins » du monde extérieur, comme l'empreinte du pied de l'animal sur le sol. La chasse et la médecine ont conduit à reconnaître partout cet univers indiciel. Par ailleurs, les index sont « vides » du monde extérieur mais pour être mieux les vecteurs du monde volontaire humain. Les mathématiques et les logiques en seront les théories générales.

Van Lier rentre dans le détail de toutes ces sources communes de nos actions et de nos connaissances. Les mains s'emploient à « séparer, segmenter, trier, réunir, articuler ; aplanir, surfacer, faire face à, plier, etc. ». Le corps et l'esprit-cerveau pourront « affronter, orthogonaliser, latéraliser, transversaliser, diagonaliser, suspendre, reprendre, accélérer ». Sans oublier la marche et sa contribution au rythme. Van Lier énonce les huit recours du rythme : l'auto-engendrement et le suspens, l'inter-stabilité par stabilisation et déstabilisation, l'accentuation, l'alternance périodique et métronomique, le tempo, la convection, la distribution, l'aller-retour du strophisme (couplets, refrains). Grâce à ses huit recours, le rythme coordonne au mieux l'expression quotidienne ou artistique de nos humeurs, de nos joies et de nos bonheurs, comme il nous accompagne dans nos tentatives d'apprivoiser nos colères, nos tristesses, nos malheurs. On comprend de ce fait la généralité du recours au rythme dans nombre de pédagogies collectives. Van Lier précise : « Une anthropogénie prend les choses le plus génétiquement possible. Si bien que, dans tout ce qui précède, Homo, déjà technicien, indiciel et indexateur, n'a pas encore eu besoin de tectures (architectures), d'images, de musiques, de langages ».

A sa source, on vient de le voir, l'art est directement lié à l'exercice du corps humain inséparable du cerveau. Cet exercice est frontalisant, latéralisant, transversalisant.

Sur ces bases, il faut évoquer aussi les « sens intégrateurs ». Ainsi, la vue « focalisante, latéralisante, globalisante », permet l'envisagement, le dévisagement, l'application centrée, le décentrement prudent, l'anticipation du déplacement, la saisie et la contemplation d'un ensemble. On comprend qu'à terme on puisse avoir des arts de l'image : le portrait, la nature morte, le paysage.

Il en va de même pour « l'ouïe proportionnante et en attente d'écho ». Passée l'époque des langages massifs et des musiques massives, proches des émotions immédiates et du monde animal, l'acteur humain va distinguer les « tons » en tant que sons tenus ; et cela dans deux perspectives. D'une part, celle du traitement des tons, marqués par l'urgence, conduit aux langages détaillés faits d'oppositions distinctives. D'autre part, la reprise soutenue, prolongée, modulée des tons engendrera les musiques détaillées exprimant la fluctuation, la ressaisie, le développement (les thèmes) des sentiments endotropiques.

Homo sapiens est donc conjointement *faber*, *loquens* et *ludens*. En effet, l'humain étant l'être des possibles, il y a toujours du « jeu » à l'origine de ses conduites et entre ses conduites. Du jeu dans la technique comme, par exemple, lorsqu'il taille le biface, le prend en mains, le soupèse et le retaille. Ou bien, comme quand il trouve les gisements de silex en abondance et qu'il imagine une taille préalable de tout un bloc de façon à ce qu'il puisse ensuite par quelques coups bien placés débiter une vingtaine de pointes de flèches. Du jeu, pareillement, dans le langage lui-même quand il joue à la possibilité de se faire comprendre en articulant des mots, avec des gestes (ho hisse !) et avec des expressions de son visage (variété du sourire) dans lequel peuvent s'animer une trentaine de muscles.

Tous ces possibles qu'il réalise ou non dépendent certes de contraintes naturelles mais celles-ci sont perçues, reçues, revues dans une relativement libre invention humaine. Les humains doivent inventer les conduites laissées en suspens par la nature et qui leur font obligation d'inventer leur culture.

Pareillement, les arts sont toujours en tension entre leur côté technique de métier et leur côté jeu et divertissement. Ainsi, l'homme est multiple et un car c'est toujours lui qui est présent dans cette genèse en réseau des techniques et des sciences, des arts et des langues.

L'homme multiple, l'interculturel civilisationnel : actions, activités, formes de sociétés

L'adaptation antagoniste des actions est déjà toujours à l'œuvre dans l'exercice humain originel. Comme cette adaptation dépend de perspectives opposées qu'il faut composer, les inventions d'*Homo* vont différer en fonction de ses libertés et des circonstances rencontrées.

Constatons-le par exemple dans le domaine familial grâce aux travaux de Frédéric Le Play repris par ceux d'Emmanuel Todd. Il s'agissait, pour eux, de comprendre les différences culturelles des structures familiales. Ils y sont parvenus en comprenant que la famille pouvait s'organiser différemment, selon trois grandes orientations.

La structure familiale peut privilégier davantage l'autorité ou la liberté dans la relation entre les parents et les enfants. Elle peut privilégier davantage l'égalité ou l'inégalité dans l'héritage, favorisant l'ainé ou considérant pareillement tout enfant. Enfin, elle peut privilégier davantage un mariage en relative proximité dans le groupe familial (endogamie) ou à distance, en éloignement (exogamie).

Un quatrième antagonisme adaptatif se présente encore concernant le type de résidence du jeune couple. Quatre orientations opposées sont possibles. La résidence est patrilocale si le jeune couple s'installe dans la famille du mari. Elle est matrilocale s'il

s'installe dans la famille de l'épouse. Elle est bilocale quand il use des deux. Enfin, elle est néolocale si le jeune couple choisit sa propre résidence exclusive.

Ce que nous venons de mettre en évidence dans le domaine des différences culturelles familiales peut l'être dans tous les autres grands domaines de l'humain comme la religion, la politique, l'économie.

A l'intérieur de chacun de ces grands domaines, des adaptations antagonistes sont à l'œuvre. C'est même à l'intérieur de chaque religion que l'on a des tensions, des hostilités qui peuvent conduire aux violences extrêmes. L'Europe a connu naguère encore des échanges meurtriers entre catholiques et protestants. Aujourd'hui, au Moyen Orient, Sunnites et Chiïtes sont dans la même situation d'hostilité meurtrière. En Inde, c'est le cas entre Hindouistes et Musulmans.

Aujourd'hui, à l'échelle de la planète, ce sont les différents acteurs de ces grands domaines qui sont en conflit. Là, c'est le religieux qui prétend définir le politique. Ici, c'est l'économique qui prétend régir le politique et le religieux.

Ce que les acteurs humains, dans leur majorité, peuvent, aujourd'hui encore difficilement comprendre, c'est le lien qui existe entre les antagonismes destructeurs et les antagonismes fonctionnels fondamentaux dont nous avons vu qu'ils étaient à l'origine de tout exercice humain et de ses productions stratégiques et culturelles. A condition d'être associés, composés, régulés.

Ainsi, l'exercice humain a la possibilité d'être frontal et latéral, globalisant et particularisant, sans délai ou suspensif voire anticipateur. Les langues-cultures constituent le lieu où, de façon sémiotique, sont présentes ces orientations antagonistes au travers desquelles s'identifient les humains. La pédagogie des langues-cultures doit être en mesure d'explorer et d'articuler ces oppositions qui peuvent être internes à une même langue-culture ou externes entre les différentes langues-cultures.

En ce sens, les langues-cultures constituent un lieu privilégié où peuvent être rencontrées, exercées, apprivoisées, sémiotiquement et symboliquement, les oppositions stratégiques et culturelles qui s'y trouvent suspendues. C'est à ce stade que les antagonismes, potentiellement constructeurs, peuvent être perçus et développés comme tels, échappant ainsi, à leur pente destructrice.

Un simple exemple que met bien en évidence Marc Debono. Apprendre la langue française juridique à des étudiants musulmans, ce devrait être aussi faire comprendre la caractéristique culturelle de la laïcité.

Nous commençons à mieux le voir, si nous pouvons solidariser les cultures et les langues, c'est parce qu'elles sont des produits conjoints de l'exercice humain. Celui-ci peut être compris comme « l'adaptation antagoniste des actions, des activités et des formes de sociétés ». Antagonisme des actions, par exemple, la composition d'autorité et de liberté dans le domaine familial ou dans le domaine politique.

Antagonisme des activités humaines : religieuses, politiques, économiques, informationnelles. A partir des travaux antérieurs de Georges Dumézil, l'histoire globale et planétaire a, récemment, mis en évidence la genèse géohistorique différentielle des sociétés, en relation aux rivalités et aux associations des grandes activités (Demorgon, *Complexité et Déjouer*).

Bien au-delà des sociétés indo-européennes, il est légitime d'envisager, dans le temps et dans l'espace planétaires, l'existence d'une période de domination des organisations royales et impériales. Or, par delà leurs variantes, ces organisations semblent bien s'être constituées autour d'une alliance des acteurs religieux et des acteurs politiques, alliance qui leur permettait de contrôler les acteurs de l'économie et de l'information.

A partir des affaiblissements, des insuffisances, des échecs de cette alliance, une nouvelle grande période de l'histoire humaine s'engendre, habituellement dite moderne. Elle va résulter des possibilités nouvelles offertes par l'alliance maintenant dominante des acteurs de l'information et de l'économie.

Les premiers s'appuient sur la critique philosophique, sur le développement des techniques et des sciences expérimentales ; les seconds s'appuient sur ces connaissances nouvelles pour développer les activités commerciales et industrielles. Dès lors, ces sociétés marchandes vont contrôler les acteurs religieux et politiques.

Ces rivalités, ces bouleversements, ces associations des acteurs des grandes activités sont ainsi à l'origine des formes des sociétés. Or, même quand ces grandes formes cessent leur domination, elles ne disparaissent pas pour autant. A différents endroits de la planète, elles peuvent être encore dominantes. Là où elles ne le sont pas, elles constituent des courants culturels qui peuvent rallier à eux nombre d'acteurs humains.

On a ainsi vu dans le déroulement des activités politiques et militaires actuelles que la forme tribale de sociétés continuaient de jouer un rôle important ici ou là. On sait aussi que la forme impériale reste encore un mythe puissant au cœur même de la culture des sociétés nationales marchandes.

Enfin, la plus grande part de l'histoire en cours est faite d'une tension, tantôt chronique et tantôt aiguë, entre les perspectives nationales, voire nationalistes, et la séduction

du mondial. Ainsi, aux antagonismes premiers des orientations d'actions, aux antagonismes seconds des grandes activités humaines, s'ajoutent les antagonismes les plus synthétiques et les plus complexes, ceux qui concernent les formes d'organisation successivement produites mais encore présentes : tribales, royales-impériales, nationales, mondiales.

Le politique, l'économique, le familial : l'homme réseau, l'implicite et l'explicite

La pédagogie des langues-cultures n'est pas seulement confrontée à la nécessité de comprendre l'homme un et multiple. Elle doit encore accéder à l'intelligibilité de leurs relations. Celles-ci ne sont pas définies d'avance. Elles sont fort nombreuses. Surtout, elles doivent comprendre comment des assemblages géo-historiques complexes se forment. Comme ils le font de différents points de vue et sur la longue durée, on ne suit pas les liens à partir desquels telle ou telle conduite culturelle s'engendre. De ce fait, on ne la comprend pas en profondeur.

Par exemple, on oppose fréquemment des cultures de communication plutôt implicites à d'autres plutôt explicites. Là encore, l'être humain ne peut être un et divers que s'il se construit autour d'un antagonisme capable de déployer ses possibles dans toutes sortes de directions pour s'adapter aux situations réelles. En l'occurrence, l'antagonisme est ici celui d'une interlocution entre familiers et d'une interlocution entre étrangers. Avec évidemment toute une gradation.

Le psychosociologue américain, E.T. Hall, lié à l'École de Palo Alto, a bien précisé qu'il n'y avait pas là une bizarrerie mais une adaptation antagoniste normale de l'être humain communiquant. En effet, si je communique avec des étrangers, je ne peux pas procéder par allusion à des contextes qu'ils ignorent. Il me faut donc inventer avec eux les définitions qui nous sont nécessaires pour comprendre de quoi nous allons parler. A l'opposé, si je communique avec des familiers, parents, amis, professionnels de la même profession, je ne vais pas me mettre à leur détailler ce qu'ils savent aussi bien que moi. Là, je devrai donc m'exprimer de façon implicite. On le voit, une fois de plus, la régulation adaptative n'est pas facile. Il faut donc toujours estimer à quel interlocuteur on s'adresse et décider ensuite la bonne mesure d'explicite et d'implicite dans notre interlocution.

Après l'Homme un, l'Homme multiple. En effet, la question est alors : qu'est-ce qui va faire de moi et de l'autre des familiers ou des étrangers ? Cette question peut se trouver confrontée à de nombreuses réponses. Nous en donnerons trois, d'ordre politique, familial, économique.

A la base, le problème est politique. Soit la société à laquelle j'appartiens est engagée dans un processus d'unification, soit elle maintient des régions relativement distinctes et séparées. Dès après, la question est celle de la mobilité d'une partie importante des populations. En effet, si de nombreux acteurs nationaux se déplacent dans une société qui, politiquement, tend à s'homogénéiser, ils pourront recourir à davantage de communications implicites. Au contraire, si ces acteurs se déplacent dans une société qui comporte de nombreuses régions restant distinctes et culturellement diverses, ils devront recourir davantage à des communications explicites.

Un troisième ensemble de circonstances est nécessaire qui pose la question : y a-t-il des causes à l'origine du plus ou moins de mobilité générale ? La réponse peut être multiple, complexe et peut varier, selon les lieux et les temps, les pays et les époques. Elle sera souvent d'ordre économique et familial. Ainsi, en Allemagne, la famille dite « souche » est plus généralement présente. Or, elle implique un unique héritier et donc la nécessité pour les autres enfants de quitter la ferme familiale et de s'établir ailleurs (Todd).

Politiquement et culturellement, l'Allemagne était hier un pays encore plus diversifié qu'aujourd'hui. Les jeunes qui s'y déplaçaient pour y trouver du travail, se loger, se marier étaient d'autant mieux acceptés qu'ils faisaient l'effort d'une communication explicite.

Aux États-Unis, la mobilité est très grande pour des raisons économiques qui rendent le travail lui-même mobile. Par ailleurs, on le sait, les États-Unis sont eux aussi précisément faits de régions politiquement et culturellement diverses. On a donc dans ces deux pays des circonstances qui conduiront à ce que des communications explicites puissent être éventuellement plus souvent mises en œuvre que des communications implicites.

La relation entre les deux cultures de communication s'inversera dans des pays où les acteurs qui se déplacent rencontrent moins de diversité. On le sait, c'est le cas de la France. Divers facteurs y ont contribué. Le sociologue allemand Norbert Elias a mis l'accent sur le phénomène de la « curialisation ». La société de Cour constituait un modèle de conduites pour les nobles, du fait qu'ils fréquentaient cette Cour de longs moments chaque année. De retour dans leur région, ces courtisans mettaient en œuvre les conduites de la Cour. Comme Molière y insista, les Bourgeois eux-mêmes les imitaient.

Certes, ce n'est là qu'un moment de l'homogénéisation française. Il y en a eu bien d'autres. Ne serait-ce que lorsque les gouvernants révolutionnaires, dès 1790, décidèrent qu'il fallait casser les régions et, pour y parvenir, instituèrent des départements administratifs partout semblables. D'autres phénomènes analogues peuvent être trouvés.

On le voit, une résultante aussi simple que la conduite culturelle de communication peut dépendre d'un véritable réseau de conditions politiques, économiques, familiales. C'est d'ailleurs précisément parce que l'acteur humain intègre en lui un tel réseau que les conduites culturelles sont résistantes. En effet, elles ne sont pas juxtaposées les unes aux autres, elles constituent un réseau de solidarités complexes qui s'engendre dans un espace-temps sociétal.

De son côté, le Japon est lui aussi à coup sûr exemplaire d'une genèse historique de communication plus implicite. Ne citons qu'une condition parmi bien d'autres. Le Japon a fermé ses frontières aux étrangers pendant deux siècles et demi.

Répetons-le contre le culturalisme, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque ! L'Homme est un et de ce fait chaque être humain a la possibilité de s'exprimer de façon implicite ou de façon explicite. Mais l'homme est multiple, en réseaux différents, dans son éclatement planétaire géo-historique et dans ses libertés. Dès lors, certains humains, du moins pendant un certain temps, privilégieront, ici ou là, plus souvent, et plus facilement des communications plus implicites, tandis que d'autres feront le contraire. Cela ne préjuge en rien de ce que deviendront ces cultures de communication du fait des évolutions futures.

Politiques et pédagogies multi-, trans-, interculturelles : séparation, union, échange

Il ne suffit pas de référer la pédagogie des langues-cultures à la science et à l'art. Il faut encore montrer que la science et l'art y sont liés. Et cela d'une façon qui dépasse fréquemment les compétences d'un pédagogue même averti.

Quelle que soit la relative prégnance et fréquence d'emploi du terme interculturel, l'observation étendue et approfondie des langues et des langages montre à l'œuvre d'autres préférences. C'est ainsi que les termes multiculturel et transculturel n'entendent pas céder à la vogue relative, située, datée, de l'interculturel.

Si l'on prend quelque distance grâce à la géographie et à l'histoire, on ne manquera pas de constater que certains pays ont pu privilégier l'un ou l'autre de ces trois termes. Cependant, aujourd'hui, la question est plus complexe. Ce sont, à l'intérieur d'un même pays, et d'une même époque, des personnes et des groupes qui vont privilégier, dans leurs conceptions et leurs actions, l'un ou l'autre de ces trois termes.

Sans prétendre approfondir ici la question, on peut aussi noter que, dans un même pays, le terme dominant peut changer avec le temps. Ainsi, aux États-Unis, le *melting pot* du début du 20^e siècle privilégiait un certain transculturel entre les différentes migrations nationales européennes. Par la suite, l'importance croissante des populations noires et

hispaniques, culturellement différentes, imposa les mots : multiculturel et multiculturalisme, dans le passage des années 80 aux années 90.

Toutefois conjointement, le terme interculturel, en lien à la mondialisation militaire puis commerciale, est aussi bien présent. Et des revues même s'y consacrent.

En France, la prégnance de l'unification politique, amorcée par l'Ancien Régime et poursuivie par le Nouveau, a contribué à mettre en œuvre un transculturel à l'origine plutôt catholique (la fille aînée de l'Église) puis maintenant républicain (Marianne). Cette transculturalité s'est montrée régulièrement méfiante à l'égard des cultures. Elle a résisté aux termes interculturel et multiculturel.

La prégnance du mondial, tant du fait des migrations que des échanges commerciaux, réinstalle constamment ces termes. Le *Dictionnaire culturel de la langue française* d'Alain Rey (2005) ne recense que 170 termes commençant par *trans-* pour 80 commençant par *multi-* et 250 commençant par *inter-*.

Le développement d'une histoire aujourd'hui globale et planétaire devrait favoriser une capacité nouvelle, celle de relier, d'une façon plus compréhensive, les dimensions diachroniques et synchroniques. Et, par là même, l'Homme multiple et l'Homme un.

Les acteurs humains se centrent sur des solutions limitées qu'ils trouvent à tel moment suffisantes. Le terme qui symbolise alors cette solution est préféré et les termes concurrents sont repoussés. Mais les réalités qui insistent, et les évolutions qu'elles entraînent, réintroduisent ces termes. Quand ils se trouvent présents, davantage ensemble, se fait jour la vérité de l'antagonisme ternaire adaptatif que constitue leur synchronie.

C'est vraiment le cas pour les trois termes étudiés. Chaque personne, chaque groupe, chaque société peut bien à un moment ne jurer que par un seul de ces trois termes, quitte à ce que le rejet soit aussi fort que l'était la préférence. C'est ainsi qu'en octobre 2010 la Chancelière Allemande, Angela Merkel, a lancé : « *Multikulti ist absolut gescheitert* » (le Multiculti, c'est vraiment fini !).

Reste que les préfixes pluri- ou multi-, précisant le culturel, soulignent seulement qu'il est pluriel et multiple. Sans autre précision, une dimension de séparation relative peut être induite. D'ailleurs, l'idéologie multiculturaliste mettait l'accent sur le respect de ces différences et la possibilité de leur coexistence. On comprend bien que la séparation absolue n'est guère possible. Dès lors, quelque échange risque toujours d'apparaître à l'horizon et de se développer. Dans ces conditions, il y a passage du multiculturel à l'interculturel. Toutefois, les échanges peuvent être positifs ou négatifs. S'ils sont négatifs, il faut les réduire voire les empêcher. S'ils sont positifs, il faut les maintenir, les prolonger, les développer. C'est alors la

perspective d'une certaine union, voire communion. Et c'est le terme transculturel qui se profile.

Aucun de ces termes ne peut être maintenu dans une définition parfaitement stricte. Chacun d'eux ne cesse de se mêler plus ou moins aux autres. Quand le transculturel signifie un passage culturel, il peut se situer entre le multi- et l'inter-. Par contre, un transculturel, moins de passage que de surplomb, et finalement produit, semble bien transcender le multi- et l'inter-.

Quoiqu'il en soit de ces contaminations réciproques, il n'en demeure pas moins que, du point de vue de la « vie générique » humaine, on est bien en présence d'un centre de possibilités différentes. Pluri- et multi- signifient davantage une situation de séparation. Le trans-, une situation de réunion ; et l'inter-, une situation d'échange. Dès lors, multiculturel, interculturel, transculturel sont les pôles opposés, complémentaires, d'une régulation ternaire des échanges humains (Demorgon, *Critique*).

L'universel ne peut pas être représenté par tel ou tel transculturel. Pas davantage par le multiculturel, si tolérant et réparateur soit-il ! Il en va de même de l'interculturel qui, sous prétexte qu'il opère un lien entre multiculturel et transculturel, croit pouvoir, à son tour, prétendre au statut de nouvel universel (Demorgon, *Complexité*).

En fait, « multiculturel, transculturel, interculturel » constitue bien une triade adaptative antagoniste et complémentaire. Le terme interculturel plus souvent, semble-t-il, privilégié par l'usage langagier, ne peut trouver de justification en lui-même par rapport aux deux autres. Ce ne pourrait être que dans la mesure où il est alors le substitut de l'intérêt, entendue dans sa plus grande profondeur et sa plus grande extension, comme conjuguant « séparation, réunion, échange poursuivi ». C'est-à-dire des fonctions irréductibles de l'adaptation humaine.

Il faut alors d'autant plus souligner que cette triangulation culturelle adaptative ne peut jamais être équilibrée une fois pour toutes. Son intérêt tient justement à ce qu'elle ouvre sur la possibilité de compositions multiples et qu'elle peut ainsi mieux répondre aux situations changeantes des contextes politiques ou pédagogiques.

Nous l'avons vu, pour la France et les États-Unis, les langues-cultures nationales sont conduites à privilégier parfois l'une des trois instances mais, aujourd'hui, elles paraissent être dans l'obligation de composer un mixte de multiculturel, de transculturel et d'interculturel. Il en va de même dans les histoires des groupes et des personnes.

Dans un groupe-classe d'apprenants d'une langue étrangère, comment n'y aurait-il pas, sur ce point, des orientations différentes entre les personnes mais aussi à l'intérieur d'un même apprenant, en fonction des relations évolutives à la langue apprise et à ses contextes ?

On le voit, science et art pédagogiques sont profondément liés mais c'est là toute une culture qui est encore aujourd'hui à peine aperçue, peu pratiquée et, il est vrai, difficile à mettre en œuvre.

Langues-cultures, science et art à suivre : Jullien, Agamben, Van Lier

Les observations et les analyses, présentées ici, constituent une part des éléments fondamentaux de science et d'art nécessaires à une nouvelle pédagogie des langues-cultures. Cette science et cet art en sont à leur début. Il importe de signaler nombre de travaux trop méconnus auxquels la pédagogie des langues-cultures doit se référer. Nous n'évoquerons ici que trois auteurs exemplaires.

François Jullien s'est engagé dans une tentative de rencontre entre la pensée-culture occidentale et la pensée-culture chinoise. On a souvent mal interprété ses perspectives en lui reprochant d'être culturaliste. On ne peut qualifier de culturaliste quelqu'un dès qu'il met en évidence des différences culturelles entre des civilisations ou des sociétés. Le culturalisme commence au moment où l'on prétend que des acteurs humains n'ont pas les moyens de se distancier des différences culturelles dans lesquelles ils ont été élevés et dans lesquelles ils s'investissent. Le travail comparatif de François Jullien pointe des bifurcations stratégiques et culturelles des acteurs humains dans la genèse de leur société. Que certains d'entre eux aient fait des choix culturels quand d'autres ont fait des choix différents, il n'en résulte pas que l'humain n'est pas un. Autrement dit, la possibilité de bifurquer demeure. Quelles que soient les bifurcations d'hier, les comparaisons qui en sont faites aujourd'hui rouvrent le champ des possibles.

Si la pensée occidentale cerne, oppose, resserre, radicalise (bien et mal, vrai et faux, beau et laid, autorité et liberté, égalité ou inégalité) et si la pensée classique chinoise déploie, compose, détend, articule (*yin* et *yang*), ce ne sont pas là des possibilités occidentales ou chinoises mais des possibilités humaines un temps investies plus ou moins ainsi par une majorité d'Occidentaux et une majorité de Chinois.

Dans cette perspective, Agamben fait appel à Dante qui, dans le *De monarchia*, souligne que la « *multitudo* » est inhérente à la puissance de la pensée :

Puisque la puissance même de la pensée humaine ne peut être intégralement et simultanément réalisée en acte par un seul homme et par une seule

communauté en particulier, il est nécessaire qu'il y ait dans le genre humain une multitude à travers laquelle cette puissance tout entière soit réalisée... la tâche du genre humain, pris dans sa totalité, est de réaliser constamment toute la puissance de l'intellect possible, en premier lieu afin de spéculer, et par voie de conséquence afin d'agir... (Moyens)

L'œuvre d'Agamben est une ressource précieuse pour la pédagogie des langues-cultures. Il parvient à relier constamment l'Homme un et multiple. Les hommes choisissent leurs buts, leurs finalités. Ils font des choix différents suscitant l'incompréhension d'autres groupes humains, d'autres sociétés. Pourtant, l'exercice humain fondamental reste le même, celui de la vie générique humaine. Elle s'exprime au travers de la séparation-conjonction des individus dans la communauté, au travers de la reconnaissance des visages, des gestes, au travers des pensées, des paroles échangées, des coopérations réussies. Si les vies investies selon des buts séparent les acteurs humains ; la « vie générique » par laquelle l'humain s'engendre peut de nouveau les réunir. Encore faut-il que l'acteur humain sache ne pas se perdre dans ses vies investies plus ou moins abouties ou, du moins, sache revenir à ses moyens d'être humain, à la puissance de ses possibles. Agamben le dit clairement : « L'homme est l'animal qui doit se reconnaître humain pour l'être » (*Ouvert*).

Un troisième auteur, Van Lier, est incontournable pour une pédagogie nouvelle des langues-cultures. Après sa disparition en 2009, *Anthropogénie*, somme de connaissances relatives à la genèse d'Homo qu'il avait mise en ligne, a été publiée en livre. Or, cette perspective anthropogénique comporte un secteur linguistique qui constitue l'un de ses bancs d'essai. C'est ainsi qu'à la fin de la décennie quatre-vingts, Van Lier a pris le risque de présenter dix langues-cultures européennes avec leurs consonances culturelles.

Cette tentative est bien loin d'avoir été comprise. Elle a plutôt heurté une large part des linguistes et des didacticiens. Il est indispensable d'y revenir. C'est la raison pour laquelle nous avons procédé à la republication de ces textes de Van Lier dont certains étaient devenus introuvables. Nous y avons consacré tout un numéro de la revue *Synergies Monde Méditerranéen* (2012), dans laquelle nombre de linguistes, de didacticiens, d'historiens et de philosophes ont souhaité prendre acte de l'évènement Van Lier.

Souhaitons que le lecteur du présent article se réfère à ce numéro pour comprendre à quel point la pédagogie des langues-cultures n'est pas une simple tâche d'apprentissage des langues, elle devrait pouvoir devenir bien davantage : un apprentissage de l'humain.

Bibliographie

- Agamben, Giorgio. *Moyens sans fins. Notes sur la politique*. Paris : Payot, Rivages, 2002a.
- . *L'ouvert. De l'homme et de l'animal « Homo sacer II »*. Paris : Payot, Rivages, 2002b.
- Barthes, Roland. *Leçon inaugurale au Collège de France*. Paris : Seuil, 1977.
- Breton, Stanislas et Frédéric Guibal, F. *Altérités. Jacques Derrida et Pierre Jean Labarrière*. Paris : Osiris, 1986.
- Cortès, Jacques, Serge Borg et Laurent Pochat. *Jacques Cortès, linguiste didacticien et humaniste*. Paris : Gerflint, 2011.
- Debono, Marc. « Pour repenser l'interculturel en classe de français juridique ». Blanchet, Coste. *Regards critiques sur la notion d'interculturalité. Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle*. Paris : Harmattan, 2010. Recension de J. Demorgon. *Synergies Monde Méditerranéen* 1 (2011).
- Demorgon, Jacques. *Complexité des cultures et de l'interculturel*. Paris : Economica, 2010a.
- . *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin*. Paris : Economica, 2010b.
- . *Critique de l'interculturel*. Paris : Economica, 2005.
- Ladmiral, Jean-René. *La terminologie au risque de la traduction*. Actes du colloque du Cercle St Jérôme, Berne : Lang, 2011.
- Piaget, Jean. *Logique et connaissance scientifique*. Paris : Gallimard, 1976.
- . *Psychologie*. Paris : Gallimard, 1987.
- Rey, Alain. *Dictionnaire culturel de la langue française*. Paris : Le Robert, 2005.
- Todd, Emmanuel. *L'origine des systèmes familiaux*. Tome 1. *L'Eurasie*. Paris : Gallimard, 2011.
- Van Lier, Henri. « Logiques de dix langues européennes et autres textes linguistiques ». Cortès, Demorgon, et al. *Synergies Monde Méditerranéen* 2. GERFLINT, 2011.
- . 2010. *Anthropogénie*. Liège : Impressions Nouvelles, 2010.